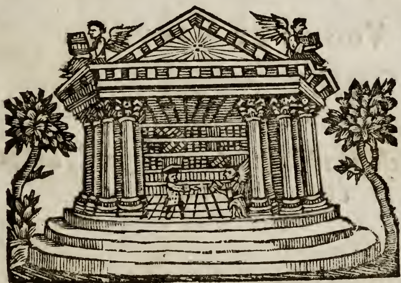
LE SERRURIER,

OPERA BOUFFON;

Repréſenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Rôi, le 20 Décembre 1764.

Les paroles ſont de M. QUÉTANT.

Le Prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ELOY, Maître Serrurier, *M. Audinot*

NICOLE, femme d'Eloy, *Mme. Berard.*

BASTIENNE, nièce & pupille d'Eloy, *Mlle. Beaupré.*

JULIEN, amoureux de Baſtienne, *M. Trial.*

GUILLAUME, compagnon Serrurier, *M. Laruette.*

PLUSIEURS VOISINS ET VOISINES.

La Scene eſt au village, dans le fond du jardin de la maiſon d'Eloy.

Le ſujet de cette bagatelle eſt originairement de M. de la Ribardiere. La Pièce avoit été préſentée aux Italiens qui n'en firent point uſage : l'Auteur l'ayant abandonnée à M. Kohault, Ordinaire de la Muſique de Monſeigneur le Prince de Conti, je la refis comme elle eſt actuellement pour l'amuſement de S. A. S.

LE SERRURIER,

OPERA BOUFFON.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

ARIETTE.

NON, non, Julien;
N'exige rien.
Non, Julien,
Je n'en ferai rien.
Je ne puis t'entendre;
Contre un amour si tendre;
Je sçaurai me défendre.

Non, non, Julien; &c.

JULIEN.

Tu rejettes mes vœux.
Sans pitié tu t'amuſes
De tous mes feux.
Lorſque tu me refuſes ;
Penſes-tu bien
Au doux lien
Que deſire ton cher Julien ?

ENSEMBLE.

BASTIENNE.	JULIEN.
Non, non, Julien ;	Penſes-tu bien
N'exige rien.	Au doux lien
Non, Julien, je n'en ferai rien.	Que deſire ton cher Julien ?

JULIEN.

Ma chere Baſtienne, pourquoi cette répugnance ? Tu ſçais combien je t'aime ; ta tante approuve notre union ; ton oncle Eloy eſt le ſeul qui s'oppoſe à nous marier à cauſe de ta dot dont il eſt dépoſitaire, & qu'il faudroit payer. Et puis il eſt ſi jaloux de ſa femme, que tous les hommes lui font ombrage & lui paroiſſent des galans. Je n'oſe venir ici qu'en cachette : puiſque ton grand-pere veut bien te recevoir, laiſſeras-tu échapper une circonſtance auſſi favorable ?

BASTIENNE.

Mais pourquoi m'habiller en homme ?

JULIEN.

Pour tromper la vigilance de ton oncle, & l'empêcher de te reconnoître s'il te voyoit ſortir de la maiſon.

BASTIENNE.

Je consens volontiers à choisir un asile dans la maison de mon grand-pere ; puisqu'en m'y retirant, j'obéis au penchant de mon cœur sans qu'on puisse rien en dire à mon désavantage ; mais j'aurai toujours de la répugnance à me travestir en homme.

JULIEN.

Tu serois donc toute differente des autres.

ARIETTE.

Il n'est point de fille
Bien faite & gentille,
Dont le cœur ne pétille
Dabord qu'en homme elle s'habille.
Certains appas
Qu'on ne voyoit pas;
Beaucoup d'attraits,
Qui restoient secrets;
Jambe fine,
Démarche assassine,
Frappent bien mieux
Les yeux. [*Fin.*]
Et puis l'Amour,
Sous un habit court,
Met la Beauté
Plus en liberté.

Jambe fine, &c.

Tout en vous n'est fait que pour plaire;
Mais cela, ma chere,
Rend piquante,
Ravissante:

Ne craignez rien,
Non, ma chere;
Au contraire,
Une Belle en homme est très-bien,
Oui, très-bien.

Il n'est point de fille, &c.

SCENE II.

JULIEN, BASTIENNE, NICOLE.

NICOLE, *accourant.*

AH! mes enfans, pendant que vous êtes tranquilles, il y a bien d'autres nouvelles!

BASTIENNE.

Eh! quoi donc, ma tante?

NICOLE.

Ton oncle... Ah!... je suis toute essoufflée. Ton oncle....

JULIEN.

Sçait-il que je suis ici?

NICOLE.

Eh! ç'n'est pas ça, vraiment; ce bâtiment-ci est séparé de la maison par tout not' jardin, & je suis bien sûre qu'il n'y viendra pas. Mais il veut te marier, Bastienne.

BASTIENNE.

Et à qui donc, ma tante?

NICOLE.

A Blaise, ce vieux fermier.

JULIEN.

Eſt-ce que vous ſouffrirez cela ?

NICOLE.

Le ſouffrir ! ah ! jarni, tu ne me connois pas : je ſçais bien ſon deſſein. Baſtienne a mille écus de dot, Blaiſe eſt riche ; notre homme aime l'argent. Moyennant ce mariage, il garderoit les mille écus tant qu'il voudroit ; mais outre que le bien d'autrui ne fait jamais de profit, ce mariage-là me déplaît. J'ai mis dans ma tête que ça ne feroit pas ; & tredame ! ça ne ſera pas : je ſuis la maitreſſe, & je ne ferois pas la volonté de mon mari, quand il y auroit cent mille francs à gagner.

BASTIENNE.

Ah ! ma chere tante, ne nous abandonnez pas.

NICOLE.

Enfin, v'là qu'eſt bien, c'eſt décidé ; j'n'en démordrai pas. Aimez-vous, je l'veux ; j'vous marierai ; c'eſt dit ; n'vous inquiettez pas. Viens toujours ici, Julien.

JULIEN.

Je crains à tout moment que Maître Eloy ne me ſurprenne ; il eſt ſi jaloux !

NICOLE.

C'eſt bien vrai. Sa mauvaiſe humeur me fait quelque fois venir des démangeaiſons de vengeance. Il eſt bien heureux que je ſois honnête femme ; car, mort de ma vie ! il n'en feroit pas quitte pour la peur.

JULIEN.

Eh ! mais, not' tante, vous m'y faites penſer. Nous pourrions tirer parti de ſa folie.

NICOLE.

Eh ! comment cela ?

JULIEN.

Je n'ai qu'à faire ſemblant d'être votre amoureux ; vous d'vot' côté vous f'rez feinte comme ſi vous m'aimiez : votre mari qui nous croira d'intelligence enſemble, me mariera bien vîte avec Baſtienne pour ſe débarraſſer de moi.

BASTIENNE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ne veux point de ces ſtratagêmes-là.

TRIO.

NICOLE.	JULIEN, BASTIENNE.
Je ne puis faire votre affaire.	Mais écoutez notre priere.
*S*i, dans cette affaire,	Vous pouvez faire
J'agis pour vous,	Notre affaire.
Ce ſera d'une autre maniere.	Que craignez-vous de ſa colere ?
Quand il croiroit	*Julien.* { Quand il croiroit
Que je vous aime,	Que je vous aime,
	Il nous marieroit,
Rien ne pourroit	Il me donneroit
Calmer ſa fureur extrême.	*Julien.* { Celle
	Baſtienne. { Celui que j'aime.

NICOLE.

Laiſſez-moi tranquille ; mort de ma vie ! vous m'impatientez. Je crains qu'Eloy ne ſe doute que nous ſommes ici, ne me trouvant pas à la maiſon : ſon garçon Guillaume eſt toujours à nous obſerver. Vas-t-en ; non : reſtez-là pendant que j'irai voir ce qui ſe paſſe, afin que Julien ſorte ſans être vû.

(Nicole ſort.)

SCENE III.

JULIEN, BASTIÈNNE.

JULIEN.

LA bonne tante! Pourquoi faut-il qu'elle ait un mari ſi ridicule?

BASTIENNE.

Ah! Julien, les hommes ſont bien méchans.

JULIEN.

Oh! pas tous, ma chere Baſtienne, pas tous; il y en a d'un & d'autre.

BASTIENNE.

Reſſembleras-tu à mon oncle, toi? Seras-tu jaloux comme lui?

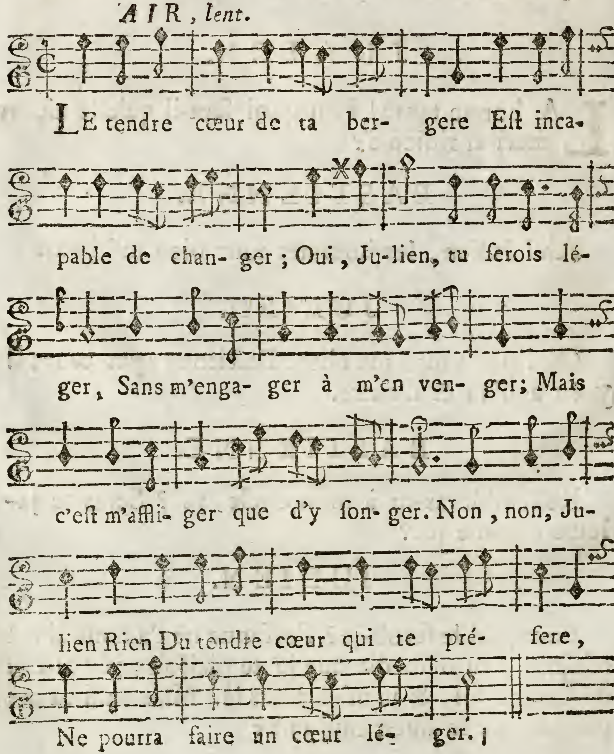
JULIEN.
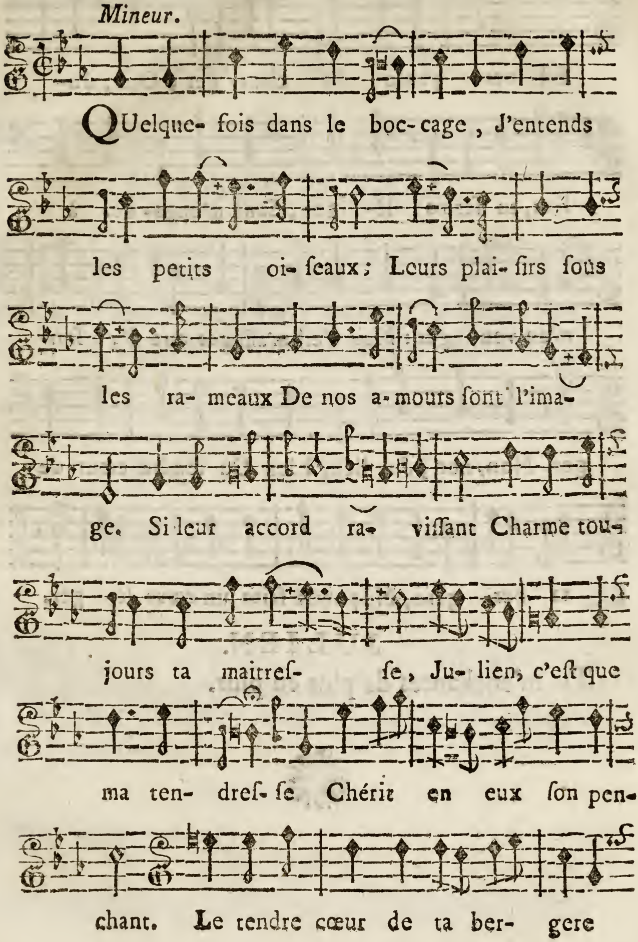
Pourquoi le ferois-je? Perſonne ne t'a contraint à m'aimer; tu m'as dit que je te plaiſois; je t'ai cru de bonne-foi, & je m'en tiens là. Mais auſſi tu me promets de m'aimer toujours?
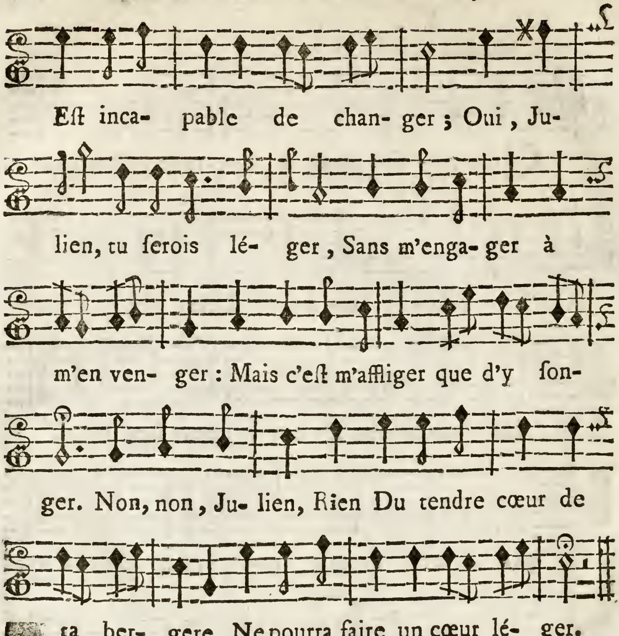
BASTIENNE.

Oh! toujours : tu n'auras jamais lieu d'en douter.

ARIETTE.




Mineur.
QUelque- fois dans le boc-cage, J'entends
les petits oi- ſeaux; Leurs plai- ſirs ſous
les ra- meaux De nos a- mours ſont l'ima-
ge. Si leur accord ra- viſſant Charme tou-
jours ta maitreſ- ſe, Ju- lien, c'eſt que
ma ten- dreſ- ſe Chérit en eux ſon pen-
chant. Le tendre cœur de ta ber- gere



JULIEN.

Tu m'enchantes de plus en plus.

SCENE IV.

NICOLE, JULIEN, BASTIENNE.

NICOLE, *à Bastienne.*

JE n'ai pas trouvé ton oncle & cependant il n'est pas sorti : il faut qu'il soit caché quelque part. A bon compte, va-t'en; Julien, va-t'en vîte, crainte de surprise. (*Julien sort avec Bastienne.*)

SCENE V.

ÉLOY, NICOLE.

ÉLOY, *arrivant.*

HO ! pour le coup, je l'ai vu. Hé bien ! ma douce moitié, dis donc à présent que ce n'est pas lui ; que je rêve, & que les galans ne viennent pas ici pour toi.

NICOLE.

Va, tu es un fou.

ÉLOY.

Oui, oui, j'en suis un, de ne pas te moriginer comme

je le devrois. Ah! qu'on avoit bien raiſon de me dire à l'école : *Furens quid fœmina poſſit.*

NICOLE.

Ah! miſéricorde! mon mari qui eſt devenu latin.

ÉLOY.

Et tu es devenue diablement grecque, toi.

ARIETTE.

Tandis que, du matin au ſoir,
Courbé ſur une enclume,
Je bats le fer, je me conſume;
Quel déſeſpoir!
Une diableſſe
Vient ſans ceſſe
Braver mon courroux;
Me traiter de jaloux,
De bizarre & d'yvrogne:
Et tout le jour,
Faiſant l'amour,
Me taille bien d'autre beſogne.
A Nicole.
Ne penſe pas
Me voir toujours traitable;
Car tu verras, car tu ſauras;
Car tu ſauras, car tu verras
De quoi je ſuis capable.

Tandis que, du matin, &c.

Tu ris donc?

NICOLE.

Eh ! pardi oui, le moyen de s'en empêcher ?

ÉLOY.

Prends garde à toi, ma femme Nicole, prends garde à toi ; je ſuis doux comme un agneau ; mais quand je m'y mets, & qu'on me chiffonne, je ſuis plus dur qu'un marteau de vingt livres. Ton Julien revient toujours ici ; il s'en repentira, ça finira mal ; je t'en avertis, ça finira mal.

NICOLE.

Mort de ma vie ! finis toi-même ; n'eſt-il pas honteux à un Payſan d'être jaloux pour rien, pendant qu'il y a tant de Meſſieux qui ne le ſont pas pour quelque choſe ? Vas, marie ta nièce, & les galans ne viendront plus chez toi.

ÉLOY.

Voilà toujours ton diſcours ordinaire : mais on ne m'en donne pas à garder. Je ſais à quoi m'en tenir. Baſtienne ſera mariée quand je voudrai ; mais pas ſi-tôt, j'ai des raiſons pour attendre.

NICOLE.

Oui, ton avarice, qui ne peut ſe réſoudre à lui rendre ſa dot.

ÉLOY.

Tais-toi, méchante langue.

NICOLE.

Je t'aſſûre que Julien viendra ici juſqu'à ce que Baſtienne ſoit mariée.

ÉLOY.

Qu'il y vienne, je t'aſſûre que.... laiſſe faire.... il s'en reſſouviendra.

NICOLE.

Nous verrons.

ÉLOY.

Voyez ſi cette diable de femme-là n'aura pas toujours le dernier avec moi.

DUO.

ÉLOY.	NICOLE.
Morbleu, je vas	Ne faites pas
Faire fracas.	Tant de fracas.
S'il oſe ici porter ſes pas,	Quel homme!
Je l'aſſomme. (*Fin.*)	Il aime votre nièce;
La belle fineſſe!	Mariez votre nièce:
Crois-tu que tu me tromperas,	Vous ne l'aurez plus ſur les bras.
Avec cette fineſſe?	
Morbleu, &c.	Ne faites pas, &c.
	Je ſuis bien malheureuſe!
Oh! oui, fais la pleureuſe.	Quel ſujet avez-vous
Non, je n'ai point ſujet d'être jaloux.	D'être jaloux?
S'il faut qu'il regarde ma porte.	Me traiter de la ſorte!
Morbleu, &c.	Ne faites pas, &c.

SCENE VI.

ÉLOY, *seul.*

OH! l'orage, la grêle, l'enfer, le diable n'est pas pire. Voilà pourtant le mariage! épousez une laide, elle vous rebute vous-même: coëffez-vous d'une jolie, tous les Galans sont après, on ne peut plus en jouir. Oh! oui.

ARIETTE.

Femme avec un peu d'appas
Est un fardeau qu'on s'apprête;
Que de soins, que d'embarras!
Oh! j'en ai par-dessus la tête.

J'en gémis à chaque instant,
Je me plains, & mon tourment
Ne paroît triste à personne;
Le repos me fuit, m'abandonne,
Et je vais toujours disant:
Femme avec un peu d'appas, &c.

Vous qu'un doux minois engage,
Redoutez le mariage;
La Beauté met, tôt ou tard,
Le trouble dans le ménage,
Et le plaisir à l'écart:
Car,
Femme avec un peu d'appas, &c.

Si ce coquin de Julien me tombe ſous la patte, oh! parbleu, je la lui garde bonne, & je m'y prendrai de façon que ma ruſée n'aura pas moyen de s'en dédire, j'en réponds. C'eſt ici le lieu de leur rendez-vous. Il faut que j'acheve le piége où je veux les prendre. *(Il appelle.)* Ho! Guillaume! Ils ne s'attendent pas à ce que je leur prépare, Guillaume!

SCENE VII.

ÉLOY, GUILLAUME, *avec une tranche de pain qu'il mange.*

GUILLAUME.

QU'EST-CE que c'eſt, not' Maître?

ÉLOY.

Quitte ton pain, & donne-moi ce reſſort que nous faiſions hier matin.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qu'eſt-ce que vous en voulez faire?

ÉLOY.

Quitte ton pain: morbleu, tu vas le voir: cherche des cloux & ton marteau. Il faut attacher ce reſſort à la petite porte de ce cabinet qui donne ſur le jardin; ſi quelqu'un y vient, il n'en ſortira parbleu pas que je ne l'en tire.

GUILLAUME.

Vous avez donc quelqu'un à prendre là-dedans?

ÉLOY.

Parle bas. C'eſt Julien & ma femme qui y vont ſouvent. J'ai des ſoupçons; & par ce moyen je verrai ce qu'ils y font. N'eſt-ce pas une bonne invention?

GUILLAUME.

Ma foi, je ne ſuis qu'une bête, not' Maître. Mais, ſauf votre meilleur avis, je crois qu'à votre place, je ne ſerois pas ſi curieux.

ÉLOY.

Je veux les y prendre, Guillaume.

GUILLAUME.

Et s'ils n'y vont pas?

ÉLOY.

Ils iront, je te dis, ils iront.

GUILLAUME.

Et quand ils y ſeront?

ÉLOY.

Je les tiendrai.

GUILLAUME.

Et quand vous les aurez, qu'en ferez-vous?

ÉLOY.

Je ſaurai à quoi m'en tenir, & ils verront que je ne ſuis pas un ſot.

GUILLAUME.

C'eſt ben les attraper, ça

ÉLOY.

Tôt, tôt; allons, es-tu prêt? Commençons.

GUILLAUME.

Quand vous voudrez.

DUO.

Allons, allons,
Mettons-nous à l'ouvrage;
Frappons, frappons,
Courage;
Avançons
Notre ouvrage;
Plus fort,
Encore plus fort:
Que ce reſſort
Serve à mettre en cage
Tous les Galans
Qui viendront céans.

Courage, &c.

ÉLOY, *ſeul.*

Ici Nicole paroît ſans être vue & les obſerve.

J'en ris d'avance,
Qu'ils ſeront ſurpris,
Quand ils ſeront pris!

Ils auront le prix
De leur insolence.

Nicole se retire en se mordant le bout du doigt.

Allons, allons,
Frappons, frappons;
Courage;
Achevons
Notre ouvrage.

ÉLOY.

Voilà qui est fini fort à propos; essayons à présent. Bon, cela va comme un charme; tiens bien que j'aille chercher le cordon qui tient à l'autre côté, pour l'attacher ici. (*Il entre dans le cabinet, & dit en sortant.*) Tout est bien arrangé, fermons la porte. Va dans la charmille, Guillaume. Que cherches-tu ?

GUILLAUME.

Mon pain.

ÉLOY.

Tu ne parles que de ton pain; le voilà sur l'enclume. Oh! çà, écoute-moi; va dans la charmille, & ne te montre pas : tu viendras seulement quand je t'appellerai. Je vais me mettre au guet aux environs. (*Guillaume sort.*) J'entends quelqu'un, retirons-nous. C'est le Galant. Tout cela vient à point nommé. (*Eloy sort.*)

SCENE VIII.

JULIEN, NICOLE.

JULIEN.

ARIETTE.

POUR les Amans,
Que l'attente eſt cruelle !
Par elle,
Un cœur fidèle
Languit dans les tourmens.

Pour les Amans, &c.

Trop de délicateſſe
Retient-elle en ces lieux
Ma charmante Maitreſſe ?
Met-elle encor quelque obſtacle à mes vœux ?
Sans un peu de foibleſſe,
Que devient la tendreſſe ?
Peut-on jamais ſe flatter d'être heureux ?

Pour les Amans, &c.

NICOLE.

Comment ! c'eſt toi, Julien ? va-t'en, Éloy te guette.

JULIEN.

Ma chere Madame Nicole, il faut.....

NICOLE.

Il faut que tu t'en ailles.

JULIEN.

C'eſt que....

NICOLE.

Eh bien ! quoi ! c'eſt que ? . . . .

JULIEN.

Je n'oſe pas vous le dire, Madame Nicole.

NICOLE.

C'eſt quelque ſottiſe apparemment ; mais je veux le ſavoir tout à l'heure, ou ne remets jamais les pieds ici.

JULIEN.

Eh bien ! je vais vous le dire. C'eſt que j'ai engagé Baſtienne à venir chez ſon grand-pere, qui veut bien, par rapport à vous, s'intéreſſer à notre mariage, & je lui apporte ces habits pour qu'elle ſorte d'ici ſans être reconnue.

NICOLE.

Et elle a conſenti à cela ſans m'en rien dire ?

JULIEN.

Elle avoit peur que vous n'y conſentiez pas.

NICOLE.

Vraiment elle avoit grand'raiſon : voilà une jolie équipée que tu lui conſeillois là ?

JULIEN.

Puiſque le tems nous preſſe & que nous n'avons pas d'autre reſſource.

NICOLE.

Elle reſtera ici.

JULIEN.

Mais ſongez que le bon-homme nous attend, que vous l'avez promiſe à mon amour ; que le tems ſe paſſe ; que je la perds ſi nous différons, & que....

NICOLE.

Tu es un étourdi.

JULIEN.

Ma bonne tante, Madame Nicole, ma chere tante.

NICOLE.

Je ne veux pas.

ELOY, *à la fenêtre.*

Voilà mon drôle avec elle, écoutons.

JULIEN.

Vous m'aviez tant promis de faire tout pour moi ;

ELOY, *à la fenêtre.*

Faire tout pour lui ? la chienne !

NICOLE.

Laiſſe-moi tranquille, je te dis, c'eſt inutile.

ELOY.

Elle ſe défend.

JULIEN.

Vous me rebutez envain, je ne m'en irai point que vous ne m'ayez fait cette grace, je vous ſuivrai plûtôt toute la journée.

ELOY, *de la fenêtre, avec violence.*

Oh ! le coquin ! (*Il ſe retire*).

JULIEN.

J'ai entendu quelqu'un.

NICOLE.

C'eſt mon mari ; j'ai reconnu ſa voix.

JULIEN.

Entrons dans ce cabinet.

NICOLE.

Non, viens du côté de la maiſon, cela ne ſera pas ſuſpect ; d'ailleurs, il me vient une idée : tes habits me ſerviront.

JULIEN.

Pour Baſtienne.

NICOLE.

Oui, pour elle ; mais j'en ferai mon profit : mon extravagant de mari m'épie depuis le matin autour de ce cabinet. Il a ſûrement quelque deſſein ; ſi c'eſt ce que je ſoupçonne, je veux qu'il ait, au moins une fois en ſa vie, un bon pied de nez qui lui faſſe voir ſon bec-jaune.

JULIEN,

Mais cela ne retardera-t-il pas notre mariage ?

NICOLE.

Ne t'inquiette pas : tu ſeras content, & moi auſſi. Je crois que quelqu'un approche : viens vîte à la maiſon.

SCENE IX.

ÉLOY, *ſeul, regardant autour de lui.*

JE ne vois plus perſonne ; ſeroient-ils déjà pris ? Je ne le crois pas, la clochette n'a pas ſonné. Voyons pourtant par le trou de ce volet. *(Il regarde.)* Ils m'ont échappé. Mais ils reviendront ; le Galant tenoit quelque choſe qu'ils ont ſûrement porté à la amiſon ; ſi j'y vais, ils s'eſquiveront comme à l'ordinaire : ſi je ne dis mot, ils reviendront au jardin, & peut-être bien au cabinet : mettons quelqu'un pour me ſeconder de l'autre côté, pendant que je ſuis ici. Ho ! Guillaume !

SCENE X.

ÉLOY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec ſon pain.*

QU'EST-CE qu'il y a, not' Maître?

ÉLOY.

Que fais-tu encore avec ce pain ?

GUILLAUME, *mangeant.*

Pardi, vous l'voyez ben, je mange.

ÉLOY.

Finis de manger; morbleu, ils ſont pris!

GUILLAUME, *toujours mangeant avec activité, & parlant de ſang froid.*

Oui.

ÉLOY.

Je les tiens, Guillaume.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qui ?

ÉLOY.

Eux.

GUILLAUME, *mangeant, d'un ton étonné.*

Eux!

ÉLOY.

Oui eux; ma femme & ſon Galant.

GUILLAUME, *mangeant.*

Peſte!

ÉLOY.

Vois ſi mon projet n'étoit pas bon?

GUILLAUME, *toujours mangeant.*

Bauh!

ÉLOY.

Eh! tu manges toujours; ce n'eſt pas le plus preſſé.

GUILLAUME.

Si fait ben, morgué, car je creve d'appétit.

ÉLOY.

Cours vite au bout du jardin.

GUILLAUME, *partant.*

Allons, not' Maître.

ÉLOY.

Où vas-tu?

GUILLAUME.

Où vous dites.

ÉLOY.

Pourquoi faire?

GUILLAUME.

Je n'en ſais rien.

ÉLOY.

Ecoute-moi, tu le ſauras.

GUILLAUME.

Dites...

ÉLOY.

Cours d'abord au bout du jardin ; quand tu verras ma femme ſortir avec un homme qui lui parle tout bas, va de leur côté, pour qu'ils te fuient : fais en ſorte qu'ils prennent par ici, entends-tu ?

GUILLAUME.

Oh ! que oui ; ça veut dire que je battrai la plaine, pendant que vous gardez le bois, n'eſt-ce pas, not' Maître ?

ÉLOY.

Songe à me rabattre le gibier, & ne perds pas de tems.

GUILLAUME.

J'y cours.

ÉLOY.

Ils ne m'échapperont parbleu pas ; ma chaſſe me réuſſira.

ARIETTE.

Quand le Chaſſeur habile,
Suit, d'un pas agile,
La bête
Qui le fuit ;
Il l'obſerve, il la guette,
Il la pourſuit ;
Et bien-tôt il la réduit.

Et c'eſt en vain qu'elle veut ſans ceſſe
L'éviter par mille détours :
Il rit de ſes tours,
Et fait ſi bien, par ſon adreſſe,
Par ſa fineſſe,
Qu'enfin elle ſe rend
Sous le coup qui l'attend.

Quand le Chaſſeur habile
Suit, d'un pas agile,
La bête
Qui le fuit,
Il l'obſerve, il la guette;
Il la pourſuit;
Et bien-tôt il la réduit.

Je les vois; ils s'approchent; les voilà qui détournent; c'eſt au cabinet qu'ils vont. Oh! pour le coup je les aurai. Guillaume a fait ſon rôle à merveille, ils ne doivent pas être loin du cabinet.... J'entends remuer.... Les voilà pris; la clochette a ſonné : Guillaume! quel plaiſir! Guillaume!

SCENE XI.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME.

VOus voilà bien joyeux. Qu'avez-vous donc vû?

ELOY.

Tu m'as ſervi comme je voulois.

GUILLAUME.

Vous êtes donc content ?

ELOY.

Oui, je te promets pour boire.

GUILLAUME.

J'aime autant que vous me le donniez ; car je brûle de ſoif.

ELOY.

Tu n'y perdras rien ; mais va auparavant me chercher tous mes voiſins.

GUILLAUME.

Pour boire avec nous ?

ELOY.

Non, non ; c'eſt pour les rendre témoins de mon

triomphe. Amène-moi le Berger, le Pêcheur, Lucas le Vigneron, Simon le Jardinier, toute la Justice, le Magister, le Bailli, le Bedeau; avertis tout le Village. Je t'attends ici.

GUILLAUME.

J'y cours. *(Il part.)*

ELOY.

ARIETTE.

Victoire, victoire!
Tous deux sont pris dans mes filets.
Le fait est bien notoire;
Ils ne pourront plus désormais
M'en faire accroire.
Tout le village
Va par moi-même en être instruit;
Et tout mon voisinage,
Par Guillaume conduit,
Sera témoin de leur dépit.

SCENE XII.

ELOY.

JE voudrois déjà voir leur contenance à la vue de tout ce monde qui se moquera d'eux. La jalousie donne pourtant de bonnes idées. Quel plaisir pour moi de les avoir pris au trébuchet. Ils ne viennent pas: qu'ils sont long-temps! Je grille d'impatience. Ah! les voici.

SCENE

SCENE XIII. *& derniere.*

ELOY, GUILLAUME, *plusieurs Voisins.*

ARIETTE.

VEnez tous, mes voisins,
Servez-moi de témoins.
Venez, mes comperes,
Venez, mes commeres;
Jugez par vos yeux de l'affront
Que l'on fait à mon front.

CHŒUR.

Mais, mon compere,
Vous avez tort de faire
Éclater cet affront.

JULIEN *entre, & dit à part.*

Que de monde
Dans la maison
Abonde!
J'en sçais bien la raison.

ELOY.

(Voyant Julien.)
Avançons-nous. Mais quel mystere!
Quoi! le drole est dehors!
Il faut qu'il ait le diable au corps.
(Le Chœur répete ce vers.)

ELOY.

J'ai la clef dans ma poche,
Et je ſuis ſûr de mes reſſorts;
Que chacun s'approche.

JULIEN.

Vous jugerez de ſes tranſports;
C'eſt ſa femme & ſa niece.
(Pendant ces deux vers, Eloy ouvre la porte.
(Baſtienne en homme, & Nicole ſortent du cabinet.)

CHŒUR.

C'eſt ſa femme & ſa niece!
Quoi! c'eſt ſa niece!

ELOY.

Quoi! c'eſt ma niece!
Ah! la traitreſſe!

CHŒUR.

Vous êtes fou dans vos tranſports,
Et vous avez le diable au corps.

BASTIENNE, NICOLE.

Voiſins, vous connoiſſez nos torts:
Rendez juſtice à ſes tranſports.

ELOY.

Mais je ſuis ſûr de mes reſſorts.

CHŒUR.

Voiſin, voiſin, vous avez tort,
De faire éclater ce tranſport.

ELOY.

Mais je ne ſçais ſi je dors ou ſi je veille. Par quelle aventure Baſtienne ſe trouve-t-elle ici habillée en homme ?

NICOLE.

Pour ſe moquer de toi, jaloux impertinent.

ELOY.

Ma femme....

NICOLE, *interrompant.*

Fais-donc agir les reſſorts de ton imagination. Es-tu content à préſent ; as-tu vû mon Galant ?

ELOY.

Mais, ma femme...

NICOLE, *interrompant.*

Et vous, voiſins, qu'il a envoyé chercher pour témoins de ſes extravagances, faites-lui compliment de ne pas être ce que mériteroit un ſot comme lui pour tous les chagrins qu'il me donne.

ELOY.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

GUILLAUME.

Eh! bien, qu'eſt-ce que c'eſt, not' Maître? Vous v'là tout affligé de ce qui f'roit plaiſir à ben d'autres.

ELOY.

Mais, Julien, pour qui venois-tu donc ici?

NICOLE.

Pour votre niece, vieux jaloux.

ELOY.

Eſt-il vrai, Baſtienne?

BASTIENNE.

Mon cher oncle, ma chere tante vous dit vrai; je n'aime que Julien.

JULIEN.

Maître Eloy, conſentez à mon mariage avec Baſtienne.

ELOY.

Je veux bien donner à Nicole ce contentement-là; mais à condition qu'elle ne me reprochera pas ce qui vient d'arriver, & qu'elle ne m'en gardera pas de rancune.

NICOLE.

Tu es bien heureux que je n'aime pas le changement; mais ſi tu ne te corriges pas de ton humeur, je ne te réponds de rien, vois-tu?

ELOY.

Tu ſeras contente ; mais que Julien ſe tienne avec ſa femme , & ne vienne ici que quand j'y ſerai.

JULIEN.

Je vous obéirai , notre oncle.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc plus fâché d'avoir été trompé !
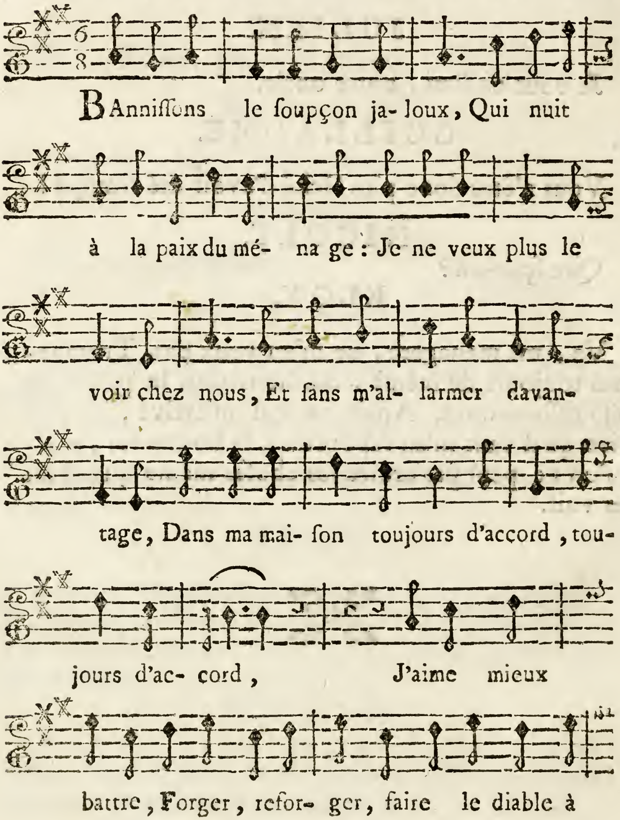
NICOLE.

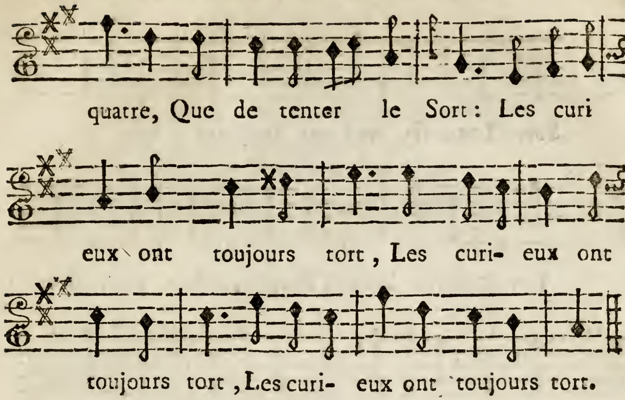
Que ſçait-on ?

ELOY.
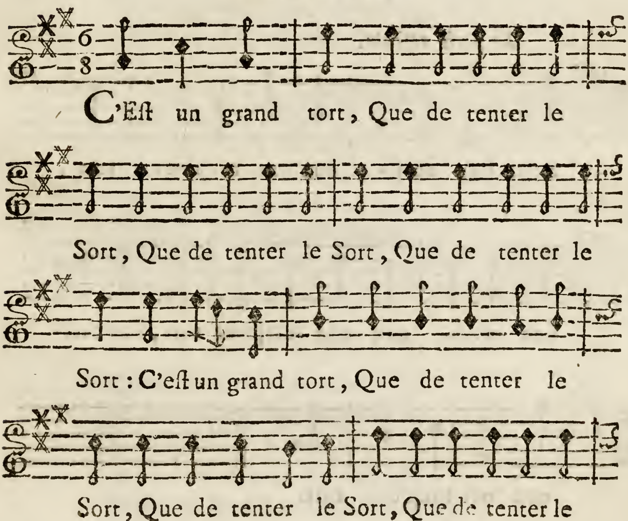
Va , ma ménagere , ne m'en veux pas. Trompe-moi toujours de même : oublions tout le paſſé , & réjouiſſons-nous. Après ce qui m'arrive , je vois bien qu'il faut m'en rapporter à ta bonne foi ; puiſqu'on ne peut pas croire les choſes même quand on les voit.
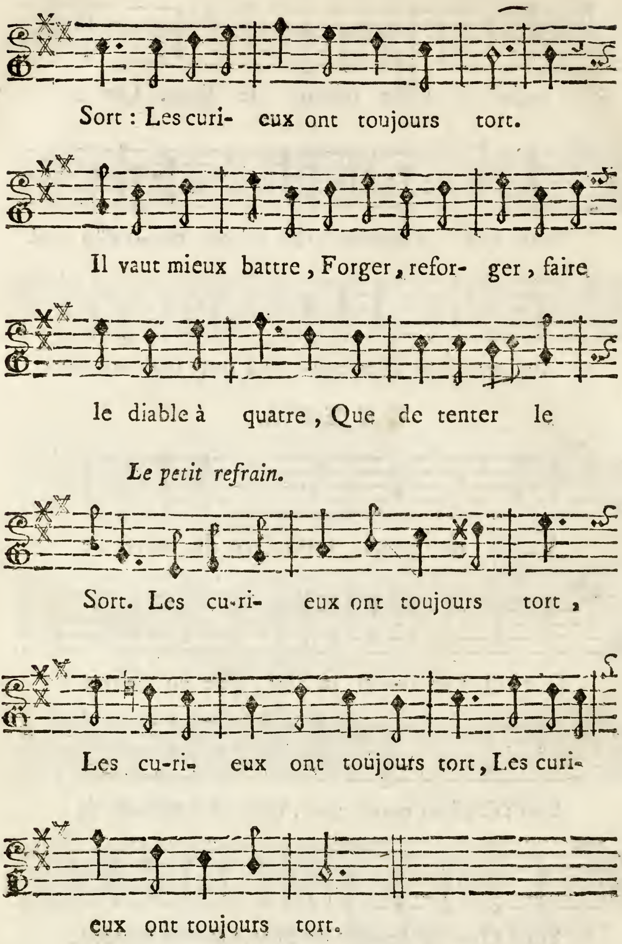
VAUDEVILLE.


BAnniſſons le ſoupçon ja- loux, Qui nuit
à la paix du mé- na ge : Je ne veux plus le
voir chez nous, Et ſans m'al- larmer davan-
tage, Dans ma mai- ſon toujours d'accord , tou-
jours d'ac- cord , J'aime mieux
battre , Forger , refor- ger, faire le diable à


quatre, Que de tenter le Sort: Les curi
eux ont toujours tort, Les curi- eux ont
toujours tort, Les curi- eux ont toujours tort.

CHŒUR.


C'Eſt un grand tort, Que de tenter le
Sort, Que de tenter le Sort, Que de tenter le
Sort: C'eſt un grand tort, Que de tenter le
Sort, Que de tenter le Sort, Que de tenter le


Sort : Les curi- eux ont toujours tort.
Il vaut mieux battre, Forger, refor- ger, faire
le diable à quatre, Que de tenter le
Le petit refrain.
Sort. Les cu-ri- eux ont toujours tort,
Les cu-ri- eux ont toujours tort, Les curi-
eux ont toujours tort.

NICOLE.

Un mari qui ſe rend fâcheux,
Veut qu'on le trompe ou qu'on le blâme:
Le plus fin à ſes propres yeux,
Ne l'eſt jamais tant que ſa femme.
Mon pauvre Eloy, pour vivre heureux,
Il vaut mieux battre, &c.

JULIEN.

Baſtienne, à notre amour parfait
Aucun ſoupçon ne pourra nuire.
Si jamais ce mal me gagnoit,
Tes beaux yeux ſçauroient le détruire.
Tout bas mon cœur répéteroit:
Il vaut mieux battre, &c.

GUILLAUME.

Bon appétit, du vin un peu,
L'humeur vive, & l'ame contente,
Pour moi le travail eſt un jeu;
Jamais l'Amour ne me tourmente.
S'il venoit trop près de mon feu,
J'aime mieux battre, &c.

BASTIENNE.

Quand je te vis le premier jour,
Je ſentis naître ma tendreſſe;
Le lendemain, à mon retour,
Je croyois vaincre ma foibleſſe;
Mais que peut-on contre l'Amour?

Il ſçait tant battre,
Forger, reforger, faire le diable à quatre,
Qu'il devient le plus fort,
Et la Raiſon a toujours tort.

ELOY.

Nous tâchons par plus d'un métier,
Meſſieurs, d'avoir votre pratique :
Mais ſouvent un pauvre ouvrier
Se voit ſaiſi par la Critique,
Et n'en obtient jamais quartier.
Pour la combattre,
Avec nous battez tous,
Faites le diable à quatre :
Quand nous frappons d'accord,
Les envieux ont toujours tort.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *le Serrurier*, Opera Bouffon, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 24 Décembre 1764.

MARIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil de Piéces de Théâtre François & Italien.

ESSAI

SUR L'OPERA-COMIQUE.

JE ne prétend point donner ici des règles d'un Art dans lequel je me regarde encore comme un apprentif, malgré le succès dont le Public a bien voulu récompenser mon travail dans ces bagatelles. J'ai cru qu'il recevroit comme un témoignage de mon zèle, des recherches sur les moyens de l'amuser dans un Spectacle qui lui plaît, & où des Ouvrages applaudis ont donné plusieurs fois occasion de tirer des conséquences qui tendent à perfectionner ce genre de Drames.

L'Opera-Comique n'est proprement qu'un esquisse de Pièce. Il est composé d'autant & des mêmes parties que la Comédie ; mais il faut les rétressir toutes à-peu-près comme fait un Peintre, lorsqu'il réduit un grand tableau dans une miniature. Il est cependant essenciel de remarquer que le Peintre dans sa miniature, ne diminue que l'étendue, sans rien changer au coloris & aux au-

tres ornemens du modèle qu'il copie ; au lieu que dans l'Opera-Comique, le Poëte eſt abſolument obligé de tout ébaucher.

Son Sujet doit être ſimple comme celui de la Comédie, mais l'ordonnance plus legere & plus vague ; il y faut plus de caractere que de mœurs, c'eſt-à-dire que les Perſonnages doivent s'y faire connoître par leurs actions plus que par leurs diſcours; l'intrigue doit s'expliquer dès la premiere Scene ou la ſeconde tout au plus, quand la Piece eſt longue. Le titre doit indiquer en grande partie le ſujet de la Piece.

Les meilleures intrigues ſont celles qui ſe paſſent entre des Perſonnages gais ; c'eſt pour cela que les Villageois font plus de plaiſir dans ce genre que les gens de la Ville, & que parmi ces derniers, les Artiſans réuſſiſſent mieux que la Bourgeoiſie. Il ſeroit mal-adroit de prendre un Prince fameux ou un Conquérant illuſtre pour Sujet d'un Opera-Comique, à moins que ces Perſonnages n'y ſoient repréſentés dans des ſituations ſingulieres, plaiſantes, & oppoſées, juſqu'à un certain point à leur dignité.

Le Dialogue doit être concis, plaiſant, naturel, & ſans affectation ni pointes. Les quolibets placés avec jugement & ménagés avec adreſſe y font un bon effet. Depuis l'établiſſement de la Muſique, on n'a plus la reſſource du Comique que fourniſſoient les Vaudevilles. Les Ariettes en ont pris la place, & ce n'eſt pas choſe aiſée que de leur donner de l'agrément & de la vivacité; il ſeroit auſſi difficile d'établir des Regles ſûres pour la maniere de les employer & de les faire; le goût eſt le meilleur maître qu'on puiſſe conſulter. On peut cependant obſerver généralement que les Ariettes ne doivent ſe placer que dans les endroits où la Scène eſt tranquille, ou dans les Monologues; car il eſt ridicule qu'un Perſonnage qui doit avoir des intérêts à démêler ou des ſentimens à exprimer, s'arrête uniquement pour écouter de la Muſique, & je ne conçois pas comment on a trouvé des Auteurs aſſez hardis pour riſquer de pareilles bévues, & des Spectateurs aſſez patiens pour les ſupporter & s'y accoutumer.

Comme on a peu de reſſource du côté du diſcours, il faut jetter un intérêt aſſez ani-

mé dans cet ouvrage pour donner lieu à des ſentimens tendres, & à des ſituations plaiſantes ou pathétiques ; cela dépend de la conſtitution du ſujet.

On conſeille dans la Comédie de bien filer les Scenes. C'eſt tout le contraire dans l'Opera-Comique. Les Scenes ne doivent être qu'indiquées, naitre rapidement les unes des autres, & marcher précipitamment ; un peu de déſordre même & de négligence les rend ſouvent plus piquantes & plus agréables. Il faut varier les Scenes autant qu'il eſt poſſible, & les mélanger, de ſorte qu'une Scene gaye ſuccede à un entretien tendre, un détail ridicule, à quelque ſituation gratieuſe & ainſi du reſte.

Les paſſions agiſſent plus dans l'Opera-Comique que dans la Comédie ; mais elles y doivent être beaucoup moins détaillées. Il faut les exprimer par les traits les plus communs & les plus vifs, éviter les periphraſes & les circonlocutions poëtiques. Il vaut mieux qu'un homme irrité diſe tout ſimplement : *Ah ! que je ſuis en colere*, que de s'écrier : *la rage enflamme mon ame*. Plus on eſt concis, & moins on eſt ennuyeux : d'ail-

leurs la muſique veut de la force, de la clarté & de la préciſion, & c'eſt le chant ordinairement qui doit peindre les affections de l'ame dans l'Opera-Comique du nouveau genre.

L'idée d'un Opera-Comique doit être venue en un moment; ſur un mot plaiſant, ſur une hiſtoriette.

L'arrangement du ſujet demande du travail & de la connoiſſance du Théâtre. Il s'agit pour l'exécuter, d'avoir le caractere plaiſant, d'être de bonne humeur, & de ſe faire un jeu de ſon travail. Dans ces ſortes d'ouvrages une longue application dégoûte ou rend trop ſérieux; c'eſt dans ce genre principalement que l'art conſiſte à ne point en laiſſer paroître.

FIN.